

voisins, même par les Bicharyens qui sont des brigands déterminés. Ceux-ci n'osent pas même molester les fakys que le commerce conduit à travers leurs montagnes jusqu'à Souakem sur la mer Rouge. La superstition entre pour beaucoup dans ce respect, car ils sont persuadés que les fakys ont le pouvoir d'empêcher la pluie de tomber, et par là de les faire périr eux et leurs troupeaux.

Chendy est, après Sennaar et Cobbé, la plus grande ville du Soudan oriental; elle est sur un terrain sablonneux, à peu près à une demi-heure de chemin du Nil, et contient à peu près mille maisons, toutes bâties comme celles de ces contrées. Elle est peuplée de Bedouins et d'étrangers venant de Sennaar, du Korfodan, du Darfour et de Dongola. Ces derniers sont les plus nombreux et les moins considérés. Le terrain des environs est bien cultivé: au nord et au sud, il y a de belles plaines très-fertiles. Indépendamment du dourrah, on y sème aussi du froment qui est réservé pour les gens riches.

SIOUAH, FEZZAN,

ET INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

LES Européens ne connaissaient que par le rapport des indigènes le Fezzan, contrée de l'intérieur de l'Afrique au sud-est de Tripoli, lorsqu'en 1799, Frédéric Horneman, voyageur allemand, y arriva. Il était parti d'Égypte et avait d'abord visité l'oasis de Siouah, dont la ville principale est bâtie au-dessus et autour de rochers, qui, suivant la tradition, furent creusés pour servir de demeure aux anciens habitans. Encore aujourd'hui, les maisons ressemblent assez à des caves: elles sont tellement serrées les unes contre les autres et d'une manière si confuse, que plusieurs manquent de jour, et que l'ensemble forme une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger pénétrerait difficilement sans guide.

Siouah s'élève dans une vallée bien arrosée et ceinte partout de rocs pelés; la circonférence de cette oasis est à peu près de cinquante milles. Le terrain est un sable gras qui produit des grains, de l'huile et des plantes potagères; les dattes forment la principale richesse de ce canton; la

valeur d'un panier de dattes sert à estimer celle de toutes les marchandises. Chaque habitant possède un clos de dattiers qu'il arrose soigneusement.

Les voyageurs ne font pas un portrait favorable des habitans de cette oasis ; ils les représentent comme grossiers, insolens et rapaces. Leur idiome paraît être un dialecte de la langue primitive parlée jadis par toutes les tribus indigènes de cette partie de l'Afrique.

Les Européens sont attirés à Siouah par un monument antique situé à quelques milles à l'ouest de la bourgade ; les habitans le nomment Oummebeda. Il consiste en une grande masse de ruines très-confuses et très-dégradées. On reconnaît cependant les restes d'un mur extérieur d'une grande solidité, et qui avait à peu près 900 pieds de circonférence ; dans le centre, on retrouve les ruines de ce qui paraît avoir été le bâtiment principal, il a vingt-sept pieds de haut, vingt-quatre de large, et une douzaine de pas de longueur. Les murs, épais de six pieds, sont construits en grands blocs de pierre unis par du mortier et du cailloutage ; le mur intérieur est orné d'hiéroglyphes, et paraît avoir été peint avec soin. Tout fait présumer que cet édifice est le temple de Jupiter Ammon, objet de la vénération de l'antiquité.

M. Cailliaud et M. Minutoli, général prussien, ont visité Siouah en 1819 et 1820. Ils ont examiné avec le plus grand soin ce canton remarquable par ses ruines et ses sources.

M. Cailliaud alla ensuite vers Arachié, autre oasis : la jalouse obstination des habitans, qui ne voulurent pas le laisser pénétrer chez eux, l'empêcha de satisfaire la curiosité louable qui le portait à braver tant de dangers.

Le 10 janvier 1820 il entra dans la petite oasis, au sud de Siouah. Sur son chemin il trouva un lac d'eau salée long de deux lieues. Il n'observa aucun grand monument dans l'oasis ; il y vit les restes d'un arc de triomphe romain.

Horneman, en quittant Siouah, traversa un pays rocailleux ; la route était, dans quelques parties, bordée de grands précipices ; en divers endroits la roche calcaire était entièrement couverte de coquillages et de débris d'animaux marins. En quatre jours, Horneman arriva dans la fertile vallée de Schiaca : aussitôt sa caravane fut extrêmement alarmée à l'approche d'une centaine d'habitans de Siouah montés sur des ânes et armés. Horneman apprit, par son interprète, que les gens de Siouah, ayant entendu dire que des chrétiens faisaient partie de la caravane, étaient accourus pour qu'on les leur livrât, afin qu'ils pussent les mettre à mort. Horneman, sans se

déconcerter, s'avança vers ces forcenés qui s'écrièrent : « Voilà les nouveaux chrétiens du Caire (les Français) ; ils parcourent notre pays en espions. » Horneman, avec une présence d'esprit admirable, déclara fermement à ces furieux qu'ils se trompaient ; puis il tira de son sein un exemplaire du Coran, et lut et interpréta à haute voix ce livre sacré des Musulmans, avec une facilité qui les surprit tous. Aussitôt une partie des spectateurs prit son parti, tous ceux de sa caravane se déclarèrent pour lui, de sorte que ceux qui avaient été amenés par l'espoir du pillage furent obligés de renoncer à leur désir. Malheureusement l'interprète, troublé par le premier mouvement de frayeur, avait jeté, dans un marais voisin, les papiers, les livres, les échantillons de minéraux, et autres objets qui auraient pu paraître suspects ; il fut impossible de les retrouver.

Horneman traversa ensuite l'oasis d'Audjelah, ville ancienne dont Hérodote fait mention sous le même nom. Ses rues sont étroites et sales ; ses maisons sont mal bâties ; elles ne reçoivent du jour que par la porte. Les habitans font le commerce des caravanes.

La caravane atteignit, en quatre jours, le mont Neddek remarquable par ses formes sauvages et bizarres ; deux jours après, on vit le Haroutché noir (*Mons Ater* des anciens), longue chaîne de

montagnes, d'un aspect affreux, qui justifie ce nom. On voyagea ensuite pendant six jours, au milieu de vallées étroites, ou plutôt de ravines entourées de précipices, et encombrées de quartiers de rochers détachés du haut de la montagne. En sortant de cette région désolée, on entra dans une plaine immense nommée le Haroutché blanc (Haroutch-el-Abiad), où l'on remarque surtout des roches et des pierres dont la surface semble varier ; les débris d'animaux marins y sont nombreux.

Seize jours après son départ d'Audjelah, les voyageurs arrivèrent à Temissa, bourgade du territoire du Fezzan. Le bon accueil qu'ils y reçurent, ainsi qu'à Zouila, leur firent bientôt oublier les fatigues de la route. Zouila est une grande ville, habitée par plusieurs riches marchands ; on dit qu'elle a été la capitale du Fezzan ; ses ruines, et l'abandon d'une grande partie de son enceinte, prouvent qu'elle fut autrefois plus considérable. Bientôt on atteignit Mourzouk, capitale du Fezzan, terme du pénible voyage. Le sultan, conformément à son usage, lorsqu'une caravane arrive, s'était assis, à l'entrée de la ville, sur un terrain élevé, pour la voir défilér : chaque voyageur, en passant devant lui, ôta ses pantoufles, s'avança pieds nus vers le prince, et lui baisa la main ; ensuite, assis tous à terre derrière lui,

les pèlerins entonnèrent un chant d'action de grâces, pour remercier Dieu, et le continuèrent jusqu'au moment où le sultan leur ordonna de se retirer. Le sultan fit distribuer des dattes et toutes sortes de vivres, dans les tentes de la caravane.

Après avoir séjourné quelque temps dans le Fezzan, Horneman fit une excursion à Tripoli, pour y expédier ses dépêches en Angleterre, puis revint à Mourzouk, à la fin de janvier 1800. Le 6 avril suivant, il écrivit à la société d'Afrique qu'il était sur le point de partir avec la caravane de Bournou, et que, marchant avec deux grands schérifs, il pensait n'avoir rien à craindre pour sa sûreté. On fut deux ans sans recevoir de ses nouvelles, et l'on conçut les plus vives alarmes sur son sort; en 1804 on apprit qu'il était allé dans le sud, et l'on espérait le voir revenir; enfin, en 1818, on sut qu'il était mort de la fièvre à Nyssé, ville située dans le Bahr-el-Soudan.

La fin malheureuse de ce martyr de la science ne put effrayer Joseph Ritchie. Celui-ci était né à Otley dans l'Yorkshire; il était secrétaire du consulat anglais, à Paris, lorsque son zèle pour la géographie lui fit offrir ses services à la société d'Afrique. Il avait étudié l'astronomie, et n'ignorait pas la médecine; il profita de son séjour dans la capitale de la France, pour acquérir de nou-

velles connaissances dans les sciences mathématiques et dans les sciences naturelles, enfin pour apprendre l'arabe. De sorte que, lorsque ses propositions furent acceptées par la société d'Afrique, il était en état de bien remplir, sous tous les rapports, la mission dont il se chargeait. Au mois de septembre 1818, il atterrit à Malte, où M. Lyon, lieutenant de vaisseau, et un charpentier anglais, se joignirent à lui. Le pacha de Tripoli accueillit les trois voyageurs avec beaucoup de bienveillance, et leur conseilla de prendre l'habit musulman. Pendant le séjour de Ritchie et de ses compagnons à Tripoli, Mohamed-el-Moukin, bey de Fezzan, arriva dans cette ville avec une caravane; les Anglais lui furent présentés, et recommandés. Il les prit sous sa protection, lorsqu'il repartit avec sa caravane le 25 mars 1819. Leur course jusqu'à Mourzouk, où ils entrèrent le 3 mai suivant, n'éprouva point d'obstacles; on leur assigna leur logement dans une des meilleures maisons du lieu; tout semblait annoncer d'heureux résultats; mais ces apparences favorables ne tardèrent pas à se dissiper. Le bey, homme froidement cruel et perfide, empêcha Ritchie de vendre ses marchandises, parce que leur débit aurait nui à son propre trafic. Ritchie, abreuvé de dégoûts, et réduit à de grandes privations, ne put résister à l'influence maligne du

climat ; ses compagnons en éprouvèrent aussi les funestes effets ; il en souffrit le plus ; bientôt son mal fut incurable ; il mourut le 20 novembre 1819. Ses compagnons l'ensevelirent , en récitant tout haut des passages du Coran , après avoir célébré , en secret , le service funèbre suivant le rit anglican. A peine les funérailles de Ritchie étaient achevées , qu'un courier apporta des lettres de change pour 20,000 livres sterling (500,000 francs), accordées , par le gouvernement anglais , au jeune voyageur auquel il avait donné précédemment le titre de vice-consul à Mourzouk. M. Lyon , présumant que la perfidie du bey ne lui laisserait pas continuer son voyage , revint en Europe avec le charpentier.

D'après le rapport des Européens qui ont visité le Fezzan , ce pays est une vaste oasis ; sa plus grande longueur est de 100 lieues , sa largeur de 70. Le climat y est étouffant en été , et souvent très-froid en hiver ; il pleut rarement ; il n'y a pas un courant d'eau qui mérite le nom de rivière ou de ruisseau. Les dattes sont la principale production ; quoique le sol soit fertile , il est si mal cultivé , que la récolte du grain ne suffit pas pour nourrir la population. En creusant la terre , on trouve des puits de très-bonne eau. Les Fezzaniens n'élèvent pas beaucoup de gros bétail ; ils prennent plus de soin des ânes et des chèvres.

On ne suppose pas que la population du Fezzan s'élève à plus de 80,000 âmes. Les manufactures sont absolument dans l'enfance ; on ne rencontre pas , dans tout le pays , un seul bon artisan. Cependant le commerce de transit y est considérable , parce que la situation centrale du Fezzan en fait un point de communication naturel entre l'Égypte et Maroc d'un côté , et entre la Barbarie et le Soudan ou la Nigritie de l'autre. Depuis octobre jusqu'en février , le Fezzan est le rendez-vous des marchands de toutes les parties de l'Afrique. Cependant ce trafic a lieu plutôt par les Tibbos et les Touaryks , les habitans d'Audjela et de Cachena , que par les Fezzaniens. Le bey , quoique tributaire de Tripoli , est absolu dans son territoire ; les impôts se lèvent souvent de la manière la plus arbitraire. En un mot , c'est à peu près comme dans toute l'Afrique , la tyrannie est constamment mise en pratique. Les Fezzaniens , très-sobres dans leur nourriture , sont adonnés à l'ivrognerie , bien que mahométans , et d'ailleurs ont les mœurs très-licencieuses. Mourzouk est comme toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique , bâtie en terre , et n'offre , en général , qu'une réunion de cabanes chétives couvertes en chaume.

La mort de Ritchie ayant paralysé l'expédition dont il était le chef , et dont Bornou était le but , les membres du gouvernement anglais , amis des